

Mes souvenirs sur Vladimir Ilitch

Eino Rahja ^[1]

Source : Lénine en Octobre 1917. Témoignages d'artisans de la révolution d'Octobre (Recueil collationné par l'Institut Marx – Engels – Lénine de Moscou), *Bureau d'Éditions, Paris, 1934, pp. 7-13.*

En septembre 1917 (*), l'état d'esprit à Petrograd était déjà tendu. Les ouvriers commençaient à se dresser avec hardiesse, l'activité des masses s'était encore accrue. On sentait l'approche de graves événements.

J'avais reçu par l'intermédiaire de Nadejda Konstantinovna ^[2] un mot de Vladimir Ilitch qui se trouvait en Finlande, à Viborg, chez le camarade Latouka, avec l'ordre de me rendre chez lui et d'organiser son départ pour Petrograd.

Je remplis ma mission. Vladimir Ilitch et moi nous arrivâmes à Petrograd, sains et saufs. L'appartement où il s'installa avait été retenu par Nadejda Konstantinovna avec l'approbation de Vladimir Ilitch dans la maison d'un employé du dépôt des tramways de la station Lanski, sur la route de Viborg. Les propriétaires de la maison m'étaient inconnus. Comme nous agissions clandestinement, je ne leur demandai pas, naturellement, qui ils étaient. Il suffisait amplement que Vladimir Ilitch les connût. J'avais vu plusieurs fois une femme âgée, aux cheveux blancs, qui, lorsque je frappais le nombre de coups convenu, m'ouvrait la porte et à ma question : « *Constantin Pétrovitch (Vladimir Ilitch) est-il à la maison ?* » m'introduisait dans l'appartement.

Par la suite, j'ai été tellement occupé, que j'ai complètement oublié de me renseigner sur ces gens qui avaient donné asile à Ilitch à son arrivée à Petrograd. Dès son arrivée, il se mit fiévreusement au travail, il écrivit un nombre incalculable d'articles dans la « *Pravda* » et reçut plusieurs camarades. Le plus fréquemment, il s'entretenait avec le camarade Staline ^[3]. Il prit part à plusieurs réunions convoquées avec les membres du Comité central et d'autres à Lesnoïé, dans la maison de la Douma régionale et le 10 octobre avec la participation, outre des membres du C.C., de plusieurs camarades responsables. A cette dernière réunion, Vladimir Ilitch posa catégoriquement la question de la prise du pouvoir. A toutes ces réunions, je l'accompagnais en qualité de « garde du corps ».

Les événements mûrissaient rapidement ; le 23 octobre, je fus muni d'une lettre de Vladimir Ilitch, destinée à être répandue dans toutes les régions. Dans celle de Viborg, je remis la lettre à Génia Egorova

[1] Rahja, Eino (1885-1936), finlandais russifié, ouvrier serrurier. Adhère à la social-démocratie en 1903. Membre du Parti bolchevique, il sert de garde du corps et d'agent de liaison à Lénine de la fin août jusqu'à la révolution d'Octobre 1917. Dirigeant des Gardes rouges pendant la Guerre civile finlandaise (janvier-mai 1918). Participe à la fondation du Parti communiste de Finlande en août 1918. Nommé Komkor (commandant de corps d'armée) en République socialiste soviétique autonome de Carélie. Exclu du Comité central du Parti communiste finlandais en 1927, il est chassé de l'armée rouge en 1935 pour alcoolisme et est plus tard condamné à mort, mais décède des suites d'une maladie peu avant son exécution.

[2] Kroupskaïa, Nadéjda Constantinova (1869-1939), militante marxiste depuis 1891, arrêtée et déportée en 1896. Épouse Lénine en 1898 et fut sa principale collaboratrice. Secrétaire de rédaction de l'*Iskra*, elle organise son réseau clandestin de diffusion ainsi que la liaison des dirigeants bolcheviques à l'étranger avec les sections du parti en Russie. Dirige à la veille de la Première guerre mondiale avec Inéssa Armand la première revue d'émancipation féminine destinée aux ouvrières, « *Rabotnitsa* » (La travailleuse), qui existe encore de nos jours. Après la Révolution d'Octobre, se consacre aux questions pédagogiques et à la gestion des bibliothèques en tant qu'adjointe du Commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharsky. Membre de la Commission centrale de contrôle du Parti bolchevique, elle est aussi membre de l'opposition unifiée jusqu'à sa capitulation devant Staline-Boukharine en 1927.

[3] Ce récit étant publié en 1934, les références à Staline et à son rôle ont donc un caractère « forcé ». Cela n'évitera pas à l'auteur d'échapper à un destin tragique.

qui en tira un grand nombre d'exemplaires et les diffusa dans les régions. Dans cette lettre, Vladimir Ilitch insistait sur la nécessité d'une action décisive du Parti : « *La lenteur est semblable à la mort* », écrivait-il. (L'original de cette lettre était en ma possession, mais je l'ai perdu en Finlande.)

Il m'était très difficile de remplir toutes les missions que me confiait Vladimir Ilitch à cause du mauvais état des moyens de communication ; et pourtant, il fallait bien m'en acquitter, sans cela Vladimir Ilitch me faisait des reproches, très poliment, mais fermement, il est vrai. Conformément à ses instructions, je fréquentais les usines et les réunions, je prenais connaissance de l'état d'esprit des ouvriers, je lui apportais des copies des résolutions prises au cours de leurs réunions. Dans le même but, je fréquentais les casernes, et le soir Vladimir Ilitch me questionnait minutieusement sur tout ce que j'avais vu et entendu.

Enfin, le 25 octobre je reçus des informations selon lesquelles le gouvernement de Kérénski ^[4] avait l'intention de démolir tous les ponts de la Néva. Dans la ville, les patrouilles avaient été renforcées ; les ponts étaient gardés par des détachements de soldats. Je décidai de me rendre chez Vladimir Ilitch. Je le mis au courant des événements qui se préparaient ; si l'armée de Kérénski parvenait à détruire les ponts, alors les régions le seraient également, chacune séparément. Du côté de Viborg, seulement, le pouvoir était effectivement entre les mains de la garde rouge qui, quoique défectueusement, était tout de même armée et suffisamment unie. Il y avait même un corps dirigeant. Vladimir Ilitch m'écouta et déclara : « *Oui, aujourd'hui cela doit commencer.* » Nous prîmes du thé et un peu de nourriture. Vladimir Ilitch arpentait la chambre de long en large et réfléchissait.

Tout à coup, il me fit savoir qu'il était indispensable de trouver le camarade Staline le plus tôt possible. Je lui répondis que je n'étais pas sûr du tout de le trouver à la rédaction de la « *Pravda* » et que probablement il était à Smolny ^[5]. Pour aller à Smolny et en revenir il fallait perdre plusieurs heures car, vraisemblablement, les tramways ne circulaient pas ; il faudrait donc faire la route à pied et, selon mes calculs, il était impossible d'avoir le camarade Staline avant minuit.

Après avoir écouté ces propos, Vladimir Ilitch déclara : « *Alors, nous partons à Smolny.* » Je commençai à le détourner de ce projet en lui montrant, par tous les moyens, à quels grands dangers il s'exposait au cas où quelqu'un le reconnaîtrait. Je ne comprenais pas alors que je commettais un crime à l'égard de la révolution en tentant d'empêcher Vladimir Ilitch de se rendre à Smolny.

Vladimir Ilitch ne fut pas d'accord avec moi et déclara catégoriquement : « *Partons à Smolny.* » Pour plus de sécurité, nous décidâmes tout de même de nous déguiser. Lénine changea de vêtements autant que ce fut possible, s'enveloppa le menton d'un mouchoir passablement sale et se coiffa d'une vieille casquette. J'eus soin de me munir à tout hasard de deux laissez-passer pour Smolny. Les laissez-passer avaient été grossièrement maquillés, les anciennes inscriptions étaient effacées à la gomme et, à leur place, il y avait deux noms inconnus de membres du Soviet de Petrograd ; les taches d'encre ne manquaient pas non plus, de telle sorte que la fausseté des laissez-passer sautait aux yeux. Malgré cela, n'en ayant pas de meilleurs, nous décidâmes de nous en servir.

Nous partîmes à 8 heures du soir environ dans la direction de la perspective Samsoneski. Au bout de 10 minutes de marche, nous aperçûmes tout près de la station un tramway à peu près vide se dirigeant vers le dépôt. Nous montâmes sur la plate-forme arrière de la voiture et arrivâmes en bon état à l'angle de la rue Botkine où le tramway tourna se dirigeant vers le dépôt. Nous poursuivîmes notre chemin à pied. Un nombre assez considérable de gardes rouges surveillaient le pont de Liteïny du côté de Viborg. Nous

[4] Kerensky, Alexandre Féodorovitch (1881-1955). Avocat. Élu à la Douma en 1912, représentant du groupe Travailleur (troudovnik) mais adhérent au Parti socialiste-révolutionnaire. Vice-président du Soviet de Petrograd et Ministre de la Justice dans le premier gouvernement provisoire (février 1917), puis Ministre de la Guerre (mai) et Président du Gouvernement (juillet). Renversé par le pouvoir soviétique le 25 octobre, tenta de marcher sur Petrograd, se réfugia à Paris puis aux États-Unis

[5] L'Institut Smolny était jusqu'en août 1917 un collège de jeunes filles nobles. Il fut le siège du Soviet de Petrograd, du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et soldats et de sa fraction bolchevique. Après la Révolution d'Octobre, il fut le siège du Gouvernement soviétique et la résidence de Lénine jusqu'à leur installation au Kremlin de Moscou en mars 1918.

passâmes près de la sentinelle qui ne nous demanda rien. Mais du milieu du pont, nous aperçûmes à l'autre bout des soldats de Kérenski et une sentinelle, exigeant les laissez-passer. Bien entendu, nous n'en avions pas.

Nous remarquâmes que les soldats étaient entourés d'ouvriers et que de vives discussions avaient lieu entre eux. Les soldats empêchaient les ouvriers de traverser le pont. Malgré cela, Vladimir Ilitch décida de tenter de passer. Nous nous approchâmes. Il apparut que les soldats exigeaient des laissez-passer tandis que la plupart des ouvriers, comme nous-mêmes, n'en avaient point. Selon les soldats, ces laissez-passer devaient être retirés à l'état-major. Les ouvriers étaient indignés et insultaient fortement les soldats. Nous profitâmes de ces querelles pour nous glisser sous le nez des sentinelles vers la perspective de Liteïny, ensuite nous nous engageâmes dans la rue Chpalernaïa et nous nous dirigeâmes vers Smolny.

Nous avions déjà traversé une assez grande distance dans la rue Chpalernaïa, lorsque apparurent devant nous deux *junkers* à cheval. Nous ayant rejoint, ils ordonnèrent : « Arrêtez ! Vos laissez-passer ! » Je chuchotai à Vladimir Ilitch : « Partez, je me débrouillerai avec eux. » En poche, j'avais deux revolvers. Je pris à partie grossièrement les *junkers*, déclarant que personne n'était au courant de ces laissez-passer, c'est pourquoi nous n'avions pas pu nous en procurer à temps. Pendant ce temps, Vladimir Ilitch s'était éloigné doucement. Les *junkers* me menacèrent avec les nagaïkas (fouets), exigèrent que je les suivisse. Je refusai catégoriquement. En définitive, ils jugèrent inutile de se colleter avec des clochards. Effectivement, nous en avions tout l'air. Les *junkers* s'éloignèrent. Je rejoignis Vladimir Ilitch et, ensemble, nous poursuivîmes notre chemin.

Nous arrivâmes à Smolny. A l'entrée, une grande foule était concentrée. Et alors, nous apprenons que les laissez-passer des membres du Soviet de Petrograd qui étaient jusqu'à présent blancs, sont désormais rouges. Cette difficulté était plus grave et malheureusement il n'y avait pas un de nos camarades dans la foule. Celle-ci était révoltée de ne pas pouvoir passer.

Moi, j'étais plus révolté et indigné que tous et, brandissant mes deux faux laissez-passer, je criais : « Comment, moi un membre légitime du Soviet de Petrograd, on ne me laisse pas passer ! » Je criai aux camarades qui étaient devant moi qu'il ne fallait pas se préoccuper de ce contrôle, qu'il fallait passer et qu'à Smolny même, on verrait bien à quoi s'en tenir. Je commençai à pousser comme un « pickpocket » et je fis si bien que les contrôleurs ne tardèrent pas à être débordés. Enfin, nous arrivâmes à Smolny. Aussitôt, nous montâmes au deuxième étage, au bout du couloir près de la salle des fêtes. Vladimir Ilitch s'arrêta et m'envoya chercher le camarade Staline.

Comme il n'était pas commode de parler dans le couloir, nous entrâmes dans une chambre près de cette salle des fêtes où se tenait la séance du Soviet. Trois hommes – la crème des mencheviques, les leaders de leur parti : Dan, Liber, et, si je ne me trompe, Gotz ^[6], sortirent de la salle et pénétrèrent dans la chambre où nous nous trouvions. L'un d'entre eux (je ne me souviens plus lequel), retirant de son manteau un paquet, déclara qu'il contenait du pain, du beurre, du saucisson et du fromage et invita les deux autres à partager son déjeuner. Plongés dans leur conversation, ils ne firent aucune attention à nous. Le menchevique posa le paquet sur le bout opposé de la table devant laquelle Vladimir Ilitch était assis. C'est alors seulement, en défaisant le paquet, qu'il reconnut Vladimir Ilitch, malgré le bandeau qui

[6] Ce trio était brocardé par les bolcheviques par l'interjection allemande « *Dann lieber Gott !* » (alors, mon Dieu !). Leur destin fut cependant nettement moins drôle : Dan, Fédor Ilitch, pseudonyme de F.I. Gourvitch (1871–1947), médecin, membre d'un cercle social-démocrate en 1896, adhère au POSDR en 1898. Menchevique après 1903. Après la révolution de Février, membre du Bureau du Comité exécutif central du Soviet de Petrograd et ministre du gouvernement provisoire de coalition. S'oppose à la révolution d'Octobre. Arrêté par les bolcheviques en 1921 et expulsé en 1922. Liber, Mikhaïl Isaakovitch, pseudonyme de M. I. Goldman (1880-1937[?]), dirigeant du Bund (Union générale des ouvriers juifs) et de la fraction menchevique du POSDR. S'oppose à la Révolution d'octobre. Arrêté et déporté à plusieurs reprises dans les années 20-30, il disparaît sans laisser de trace pendant les purges staliniennes en 1937. Gotz, Avram Rafailovitch (1882-1937[?]), dirigeant de l'aile droite du Parti socialiste-révolutionnaire. Premier président du Soviet de Petrograd en 1917. S'oppose à la révolution d'Octobre. Arrêté et condamné à mort en 1922, sa peine est commuée en 5 ans de prison et à la déportation. Arrêté et condamné à 25 ans de prison en 1937, sa mort n'a pas encore été élucidée.

lui couvrait le bas du visage. Terriblement troublé, le menchevique s'empressa de rempaqueter ses victuailles et tous les trois, atterrés, rentrèrent dans la salle des fêtes. Cet incident mit de bonne humeur Vladimir Ilitch, qui se mit à rire.

Nous sortîmes également, et nous rendant dans une autre salle où aussitôt un grand nombre de camarades du noyau dirigeant du Parti nous rejoignirent, nous nous mîmes immédiatement au travail, et, sans paroles inutiles, commençâmes à examiner la nouvelle situation créée.

Pendant ce temps, la bataille avait éclaté en ville. On entendait distinctement les coups de fusil et les grondements de canon. A la salle des fêtes, la séance avait pris fin, les mencheviques s'empressèrent de partir, sentant qu'ils avaient perdu la partie.

Une réunion du Soviet de Petrograd ayant été fixée pour minuit, les membres du Soviet demeurèrent dans la salle. « *La parole est à Vladimir Ilitch Lénine.* » Vous décrire l'enthousiasme de la salle, cela m'est impossible. En tout cas, on n'entendit plus ni les fusillades, ni les canonnades du dehors, elles furent étouffées par le bruit des applaudissements qui durèrent plusieurs longues minutes ; enfin Vladimir Ilitch eut la possibilité de parler.

Quand la réunion prit fin, tout le monde se dirigea vers l'étage inférieur et moi aussi en qualité de « garde du corps ». Les députés prirent place devant la table, mais comme il ne restait plus de chaise pour moi, je m'assis par terre, dans un coin, les genoux au menton. Les discussions roulaient sur l'organisation d'un gouvernement. On se demandait comment il fallait le nommer. Certains proposèrent : ministère ; cette proposition fut rejetée. Quelqu'un suggéra : commissariat du peuple. Cela fut adopté. Ensuite on se partagea les fonctions. Pendant tout ce temps, j'étais dans mon coin et j'écoutais. Mon travail était terminé et je devins « chômeur ».

(*) E. Rachia : Mes souvenirs sur Vladimir Ilitch, pp. 41-48 (Ed. russe).